



© CHERIE NUTTING

ESSAI

## Deep Blues

DE ROBERT PALMER, ÉDITIONS ALLIA, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR OLIVIER BORRE ET DARIO RUDY, 448 PAGES.

8

C'était il y a près de 40 ans. Entre deux articles pour le New York Times, dont il fut le premier critique rock à temps plein, Robert Palmer mettait la dernière main à ce qui allait devenir la plus grande somme sur l'Histoire du blues. Là où la plupart de ses collègues se contentaient de chroniquer les disques et de transmettre la légende plus ou moins dorée de la vie des musiciens, Palmer s'était en effet distingué par le souci de l'inscription du blues dans une Histoire plus vaste. Suivant la piste ouverte par Alan Lomax et John Work, pistant eux-mêmes ce qui pouvait rester de traces de la vie de



Robert Johnson, l'Abraham du blues, il avait voulu que son récit soit avant tout celui de la condition noire dans le sud des États-Unis. Ce qu'il voulait raconter, c'était en quoi le blues était avant tout une musique de la vie -une vie où seule l'âme pouvait, pour un Noir, constituer un espace de liberté. De fait, à travers les portraits et les anecdotes,

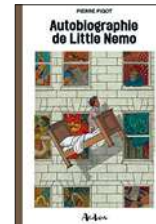
où les figures de Muddy Waters, de Charley Patton, de Johnson lui-même et de tant d'autres, croisent la culture du coton le long du Mississippi, la généalogie des griots africains, l'explosion musicale de Chicago dans les années 1920, la première émission de blues sur une chaîne de radio nationale (*King Biscuit Time*), et jusqu'à l'avènement du boogie, c'est une tranche vibrante et saignante d'Amérique qu'il donne à goûter, servie par une langue où l'érudition fourmillante ne le cède jamais à un lyrisme qui sent la route, la sueur et le whisky. Aujourd'hui, Olivier Borre et Dario Rudy en donnent la version française qu'on attendait depuis longtemps. Malgré son âge, l'ouvrage n'a pas pris une ride. En 1982, le livre de Palmer s'achevait sur l'évocation d'une série de fantômes emblématiques de ce que, citant un auteur français, il définissait comme *"une fusion de musique et de poésie obtenue à très haute température émotionnelle"*. C'était ça, le blues, disait-il. Ça l'est toujours. ● **LDS.**

ESSAI

## Autobiographie de Little Nemo

DE PIERRE PIGOT, ÉDITIONS AEDON, 120 PAGES.

7



Comment parler de Little Nemo? Comment parler du premier héros de l'Histoire de la bande dessinée -le jeune garçon que Winsor McCay, chaque dimanche, emmenait au royaume du sommeil dans les pages du New York Herald, puis du New York American? Pourquoi pas par l'autobiographie, demande Pierre Pigot. Après s'être intéressé à Mickey Mouse, au manga, à la figure du Kraken ou à l'*Ada* de Vladimir Nabokov, l'essayiste le plus mystérieux de la pop culture française contemporaine s'est mis dans la peau d'un gamin américain du début du XXe siècle pour pouvoir mieux en dire la magie et la fantasmagorie. Rencontrant en cours de route l'oracle consacré au héros grec Amphiarao, l'impératrice Eugénie poussant un cri de sidération en découvrant l'opéra dessiné par Charles Garnier pour son époux, les clichés des premiers photographes documentaires états-uniens et même l'œuvre torturée d'Art Spiegelman, son livre est le récit d'une longue dérive, d'image en image et de vision en vision, qui fait songer autant au Walter Benjamin des pièces radiophoniques qu'à l'Aby Warburg de l'*Atlas mnémosyne*. À travers elle, Little Nemo reprend vie un moment pour révéler, depuis le lit où il explore Slumberland, les coulisses miroitantes d'une civilisation dont il ne nous reste que le souvenir fasciné -un souvenir qui nous ramène, nous aussi, au seuil d'une enfance s'évanouissant à l'heure du réveil. ● **LDS.**